

## Chapitre huit

Retour à la maison

Il n'éprouvait aucunement le désir de presser le pas parce qu'avant d'arriver à la maison, il voulait jouir de Venise dans le soleil matinal.

La cloche des bureaux venait juste de sonner et l'idée que c'était au tour de ceux qui travaillaient au Dogat et dans les Conseils de devoir se dépêcher, pousser, s'excuser pour ne pas arriver en retard, lui faisait goûter encore davantage son premier jour de repos. Même Romano, le chef navigateur, qui était descendu avec lui à terre, semblait plus gai que d'habitude et marchait au milieu des gens sans cet éternel air de reproche qui l'accompagnait toujours sur le bateau.

Jusqu'au Bassin de San Marco ils avaient trouvé les rues bondées d'une manière insolite. Il y avait des marchands qui se hâtaient vers Rialto, des revendeurs déjà en tournée avec leurs marchandises, des apprentis avec des paniers et des baluchons, des femmes, des bandes d'enfants, des désœuvrés et des mendiants et tous à l'affût d'un regard ou d'un geste de commisération.

Toute cette cohue de visages, de vêtements et de cris, après la monotonie de la vie à bord avec ses rythmes quotidiens immuables, les mêmes têtes sous les yeux à tout moment, avait rempli patron Barozzo d'une euphorie qui lui faisait faire un large sourire chaque fois que, passé un coin de rue, il reconnaissait un raccourci, un portail ou un arbre auxquels était lié un souvenir.

Bien qu'il eût les deux mains occupées par les paquets de cadeaux pour la famille, il arrivait à se tortiller et glisser parmi la foule et il n'avait pas honte de montrer à Mairano qu'il s'amusait comme un enfant.

La chaleur se faisait déjà sentir même si une légère brise arrivait encore à s'infiltrer dans les ruelles, apportant un instant de fraîcheur mais soulevant aussi poussière et mauvaises odeurs.

« De plus en plus sale notre ville, n'est-ce pas patron ? »

« C'est sûr ! Mais c'est toujours notre ville... Mais regarde autour de toi ! Dis-moi, où as-tu vu de part le monde des églises et des palais comme ceux-ci ? Et puis les canaux et cette lumière !... C'est la ville la plus belle du monde ! »

« C'est vrai, mais... »

« Mais laisse tomber les mais au moins aujourd'hui. C'est vrai que si on regarde là autour dans quel cloaque on marche... Mais, allez ! Réjouissons-nous de cette journée. Et puis rien ne m'importe. Bientôt je vais revoir ma femme et mes enfants... Du moins la plus petite, parce que l'autre est chez le maître. Et toi aussi tu y es bientôt. Alors essayons d'être gais ! »

« Oui, oui, certainement patron... Moi aussi, au coin de la rue là au fond, je suis déjà chez moi. »

« Voilà, tu vois... Et tu vas te tracasser aujourd'hui ! »

Barozzo s'arrêta, posa ses deux sacs par terre et regarda le chef navigateur avec un certain embarras.

« Mais... avant qu'on se quitte, rassure-moi encore une fois. Je sais bien que faire certaines pressions sur toi qui es la précision même, c'est sans aucun doute hors de propos. Mais... l'argent et les lettres de change pour Della Barba sont-ils toujours à leur place ? Tu sais avec tout ce monde là autour... »

Mairano se palpa sous sa veste et puis du ton de quelqu'un qui s'est désormais résigné à avoir toujours à faire à des gens désordonnés et anxieux, il répondit : « Oui, oui, c'est sûr. Ils sont ici. Et où voulez-vous qu'ils soient, patron ? »

« Et la barque avec la marchandise, quand dis-tu qu'elle arrivera ? »

« Je me suis mis d'accord avec le maître d'équipage ; il va d'abord décharger chez Della Barba, ensuite il passe chez vous. Il faudra plusieurs voyages. Voilà, vous pouvez compter sur lui, demain dans après midi. »

Ils continuèrent encore un peu en silence, puis ce fut le chef navigateur qui s'arrêta pour demander embarrassé : « Je suis presque arrivé... Nous deux... Quand nous reverrons-nous ? »

Le patron le regarda longuement sans parler comme s'il repensait à beaucoup de choses, puis à l'improviste, il lui fit un grand sourire.

« Vive la vie, Romano ! Je ne sais pas encore si c'était mon dernier embarquement. Je dois y réfléchir. Mais comme qu'aillent les choses, je ne t'oublierai pas c'est sûr, et j'aurai toujours une place à te donner sur mon bateau. Si au contraire, je me mets à faire du commerce, je te ferai chercher... Mais je vois certains nuages à l'horizon. »

Barozzo s'interrompit et donna un autre coup d'œil à son chef navigateur comme s'il évaluait encore une fois ses capacités.

« Mais je pense que quelqu'un comme toi, ne devrait pas rester sur un bateau. C'est maintenant un métier pour des vieux comme moi qui ne sont plus bons à rien faire d'autre. Avec tes capacités... »

Brusquement il mit un terme à la conversation : « Va maintenant... On se revoit... au Rialto ou à San Polo. »

Tandis que Mairano qui avait tourné au coin de la rue, s'éloignait vers sa maison, le patron rééquilibra un peu le poids des deux sacs, changea de bras et reprit son chemin, en se dépêtrant au milieu des gens. Maintenant, il avait parcouru presque toutes les Mercerie. Il choisit de prendre la ruelle qui allait à San Lio avec l'idée d'éviter la place de Santa Maria Formosa où ce matin là, il y avait le marché.

A peine sorti de la foule et resté seul, il sentit dans le silence soudain qui succédait aux milles rumeurs d'avant, qu'une bonne partie de l'euphorie qui l'avait saisi dès qu'il avait mis pied à terre, était entrain de diminuer. La rue qu'il

avait prise était à l'ombre : tout le long de son parcours, les maisons présentaient en fait une nouveauté : les barbicanes. Il était déjà passé par là mais il n'avait jamais remarqué combien ces nouveaux engins rendaient le passage étroit. En haut suspendus à des cordes et des perches, de maison à maison, des draps étendus pour sécher, battaient doucement au vent et l'azur du ciel apparaissait et disparaissait entre eux.

« Même l'espace commence à manquer à Venise ! » commenta en lui-même Barozzo qui était tout à coup irrité, « Regarde ce qu'ils ont laissé faire ici ! Ces maisons sont celles des Cappello. Et oui, la 'pars' qui interdisait de mettre les barbicanes plus bas de dix pieds, ils l'ont approuvée eux aussi au Grand Conseil ! »

Il chassa cette pensée et chercha des yeux alentour quelque chose de beau à regarder. Là où la rue faisait un angle, était encore allumé le lumignon qui servait à l'éclairer un peu, la nuit, et d'un seul coup lui vint à l'esprit que, à peine débarqué, il aurait dû envoyer un marin porter l'huile à San Marco pour l'illumination de la mer et il ne l'avait pas fait.

Puis il ricana, amer, hochant la tête en pensant à la grosse faute commise par les nobles de ce quartier et à son tout petit oubli : « Et peut-être bien que c'est moi qui vais me prendre une amende ! »

Au bout de la rue, il y avait un pont de bois, Bien construit, élégant aussi à son avis et même tenu propre. Sauf que sur une des dernières marches, il y avait un gardien de la maison Cappello qui percevait le 'piccoli' de péage d'une femme qui protestait.

Découragé, il ne sentit même pas le désir d'engager une polémique, bien que ce droit de péage soit supprimé depuis on ne sait combien de temps. En se contorsionnant pour ne pas poser un sac par terre, il sortit de la poche de sa veste les pièces.

Passé le pont il fut obligé de s'arrêter d'un coup pour laisser passer un homme à cheval. Au lieu de le tenir au pas, le cavalier avait poussé l'animal dans un amble soutenu au milieu des gens qui allaient au marché. « Va doucement ! » lui cria quelqu'un derrière.

« Mets les sonnailles ! » hurla un autre

« Tout me tombe dessus, ce matin ! On veut vraiment tout me mettre sous le nez pour me mettre en colère ! » Après les barbicanes hors la loi et le serviteur qui percevait des péages arbitraires, voilà ce cavalier arrogant qui lui parut être un autre exemple de ce climat d'arbitraire et de violence qui se répandait rapidement à Venise. Moins de deux mois s'étaient écoulés depuis son départ, et pourtant il lui semblait que la situation avait empiré : il le voyait dans le visage tendu des gens, dans cette manière de crier trop fort et trop agressive, dans la rage des mendiants déçus. Il haussa les épaules, malgré tout, il ne voulait vraiment pas gâcher cette journée. Sauf qu'il ne pouvait faire à moins que de voir les choses.

« Demain, demain ! Quand j'irai à la 'mesa', au bureau chez Giovanni, il me faudra entendre les dernières nouvelles. Aujourd'hui, je veux faire la fête à la barbe de tout le monde. » et il continua son chemin en essayant de ne plus penser à rien et presque sans rien regarder autour de lui.

Patron Barozzo habitait dans le quartier de Santa Giustina, dans la rue de ca' Nadal. Sa maison était la dernière au bout de la rue, précédée par un jardin et entourée sur deux côtés par le rio Gardiago. La rue, la 'ruga' assez large n'était pas encore pavée et transformée en 'salizzata', rue pavée, bien que trois autres maisons donnent sur elle avant la sienne. A mi chemin environ, au centre d'une petite place, il y avait un puits. Les potagers et les jardins qui entouraient les maisons et laissaient passer au-delà des hauts murs d'enceinte des branches noueuses et les cimes des lauriers et des cyprès, dans la pleine lumière du matin maintenant donnaient un air de quiétude d'antan à toute cette rue.

Il y avait un silence apaisant, rempli seulement par le chant à gorge déployée des oiseaux cachés parmi les branches et interrompu par la voix d'une femme qui chantait une chanson populaire, s'arrêtant de temps en temps pour se remémorer toutes les paroles.

Bartolomeo aimait cette chanson. Il l'avait entendue de nombreuses années auparavant et il s'étonna qu'elle soit encore en vogue.

Il lui sembla aussi reconnaître la voix qui la chantait et se dirigea curieux, vers le puits. Deux femmes étaient occupées à remplir des cruches d'eau. L'une était la vieille nourrice de la maison Andreani, l'autre était l'épouse de l'aîné des frères, appelée Cristina. Lui et Cristina se connaissaient et ils s'étaient souvent regardés depuis leur enfance et leurs deux familles avaient plus d'une fois pensé les marier quand elle vivait encore avec ses parents de l'autre côté de la rue.

Puis l'occasion d'épouser un Andreani s'était présentée, un parti bien meilleur aux yeux des siens et alors... Mais un quelque chose, même après tant d'années de distance, était resté entre eux deux.

« Que chantez-vous de ces deux amoureux de Padoue, dame Cristina ? »

La femme surprise, leva la tête et déposa par terre la cruche où elle versait l'eau du puits. Elle reconnut tout de suite celui qui l'interpellait et lui sourit.

« Patron Bartolomeo, déjà de retour ? »

Elle tourna son regard vers les deux gros sacs : « Vous êtes toujours gentil, vous. Elles vont être contentes les femmes de votre maison ! A chaque voyage vous leur rapportez des cadeaux »

« Vous regardez mes sacs ? Mais il n'y a presque rien que mes affaires ! Les cadeaux, ce n'est pas grand-chose et ils occupent peu de place. C'est vrai que... au prochain voyage, s'il y en a un, je me souviendrai aussi de vous. »

« Vous moquez-vous de moi, patron ? A notre âge ? » et lorgnant sa servante qui les regardait l'un après l'autre avec un petit sourire plein d'allusions, elle ajouta : « Certaines choses, vous ne devriez pas les dire à une femme mariée depuis presque vingt ans ! »

« Mais toujours belle. Vingt ans ! Quand je vous vois, il me vient à l'esprit... »

Dame Cristina fit une grimace d'impatience et dit : « Je ne veux plus vous écouter. » mais on voyait qu'elle était contente, « Vous qui connaissez des gens importants, intéressez donc quelqu'un à ce puits. Il en sort une mauvaise odeur et l'eau est trouble. »

« Quelqu'un y aura jeté comme d'habitude, des immondices. Peut-être les enfants, un chat mort. »

« Mon mari dit que nous devrions tous aller au Palais pour protester contre le chef du quartier. C'est lui - à ce qu'on dit - qui a eut l'argent du Grand Conseil pour réparer les puits de chaque quartier. Ce qu'il en a fait de cet argent, on ne sait pas. Et pourtant la taxe, au moins nous les Andreani, nous l'avons payée. »

« Nous aussi. Mais votre propre puits ne fonctionne plus ? »

« Après la dernière haute marée il s'est rempli d'eau salée et il faut que nous en creusions un autre. Mais pour avoir l'autorisation, vous savez bien ce que devraient faire les Andreani : payer une paire de gants de chamois au doge. » Et après avoir regardé autour d'elle, elle ajouta à voix basse : « Mais à ce doge-là, nous n'avons aucune envie de faire des cadeaux. »

« Vous aussi ? » Barozzo ne savait s'il devait être content ou non d'avoir trouver ce matin là d'autres mécontents comme lui. « Vous aussi ? Ils vous ont ennuyés vous aussi ? »

« Eh, le commerce va mal. J'ai dû laisser mon mari prendre l'argent de ma dote pour honorer ses engagements... mais on se redressera... Oh si on se redresse... Bien qu'ils fassent tout pour chasser des meilleures places les honnêtes gens comme nous. »

« De cela j'en suis sûr. Les Andreani ont toujours fait du commerce. C'est impensable qu'ils ne réussissent pas à surmonter les petites difficultés actuelles. Et puis les choses vont changer : ils ne sont pas éternels ceux qui... Vous me comprenez. Il y en a déjà qui y pense. Sauf que je suis désolé de vous voir triste. N'y pensez pas trop ! Chantez encore. Courage, vous en êtes capable ! »

« Mais oui, vous avez raison ! Cela ne vaut pas la peine de se lamenter ; sauf qu'en vous voyant, je me suis laissée aller comme avec un vieil ami. »

Et elle lui décocha une de ces œillades qu'elle savait, malgré toutes ces années écoulées, qu'elles allaient encore directement au cœur du patron. Bartolomeo en fait, eut l'air d'en être frappé. Il redressa encore plus son buste et se rengorgea. Mais après ce premier instant de plaisir, cette œillade fit naître en lui un grand sentiment de tristesse parce qu'il sentit que certaines discussions au lieu de réveiller ses instincts de conquête, le mettaient dans l'embarras.

Le temps pour certaines choses était désormais passé. Par réaction, il ressentit fort comme jamais un grand désir de sécurité et le besoin de vivre tranquille de sa famille.

D'une voix douce il essaya de répondre : « Je suis flatté de la confiance que vous avez en moi... J'essaierai de faire quelque chose... Vous verrez que tout s'arrangera... Maintenant je dois partir. Je vous laisse à vos occupations. »

« Portez-vous bien, patron Barozzo. Merci pour vos bonnes paroles et rappelez-moi à votre mère que je n'ai pas vue depuis longtemps. »

« Ce sera fait » réussit-il à murmurer encore puis il prit ses deux sacs et avec un petit sourire embarrassé à la nourrice, il tourna le dos et se remit en route le long de la rue.

Après la petite place du puits, on pouvait apercevoir la maison de Barozzo dans toute son intégralité, plongée dans la verdure.. Son père pendant des années avait rapporté chez lui à chaque voyage, des plantes et des graines d'outre mer. Leur jardin maintenant était le plus beau et le plus original de tout le quartier et il y avait même des gens qui venaient le voir depuis d'autres quartiers de la ville.

La maison avec son angle extérieur s'avancant au-delà du mur d'enceinte sur le canal, montrait mieux que de près son caractère provisoire. Son père, en fait, n'avait jamais réussi à la finir. Au début, la partie supérieure avait été montée en bois avec l'intention de la refaire en pierre plus tard, mais après elle était restée en l'état. Même le toit n'était couvert que de bardeaux. L'année passée, lui et ses frères avaient pu faire la dépense de remplacer avec des briques, les planches sur la façade qui donnait sur le canal, mais maintenant il fallait faire le reste. Et c'était une grosse dépense.

Et même comme cela, la maison avait une beauté à elle et il fallait dire que le vieux Andrea Barozzo, avec son étal à Rialto, avait réussi à se faire construire quelque chose de solide. On voyait qu'il s'était intéressé à tout et qu'il s'était adapté à tout faire pour cette maison : de maître maçon à conducteur de barque, il était allé avec les ouvriers des sablonnières jusque sur le Piave pour prendre du sable et remonter les canaux jusqu'au Tagliamento pour charger la pierre calcaire avec les carriers. Pour les calculs, il s'était fait aider par le maître maçon qui ensuite lui avait monté la cheminée à la française la plus haute de tout le quartier. Malgré les lois de Venise qui interdisaient à ceux qui n'étaient pas inscrits à la Guilde de prendre la truëlle, il avait fait l'apprenti, le manoeuvre, l'homme de peine pour aller vite et surtout pour que les choses soient faites comme il le voulait. Et la maison, au fur et à mesure qu'avançaient les travaux, avait acquis une personnalité, même si elle ne suivait pas, c'est sûr, le style à la mode en ce temps là. Le vieux Barozzo, s'était plutôt inspiré des maisons qu'il avait vues à Byzance et il avait insisté pour qu'on fasse des fenêtres hautes et étroites – alors qu'à Venise maintenant on utilisait certaines petites fenêtres larges surmontées d'un arc rond - il avait voulu des arcs à dos de mulet et qu'on encastre sur les murs des frises de marbre qu'il avait ramenées lui-même d'Orient. En somme une maison à l'ancienne comme on n'en voyait plus beaucoup.

Bartolomeo, où qu'il se trouve, avait toujours pensé à elle comme à un refuge fiable, qui serait toujours là à l'attendre. Et cela non seulement lui donnait un grand sentiment de sécurité en toutes circonstances mais l'avait poussé aussi à prendre certains risques que d'autres auraient jugés imprudents.

Il fallait voir maintenant ce que pensaient ses deux frères des travaux qu'il restait à faire. Il savait que sa mère y était favorable et leur société de gestion, la 'fraterna', avait bien fonctionné jusqu'à maintenant en toute occasion. Mais s'il cessait d'être patron de bateau ? S'il ne naviguait plus, devrait-il vivre en faisant du commerce ou en faisant fructifier son argent dans les 'colleganze' ? Et si, comme on le racontait, on mettait aussi des bâtons dans les roues des 'colleganze' ?

« On vendra peut-être quelque chose, mais il faut terminer notre maison » conclut-il alors qu'il s'en approchait. C'était aussi pour être sûr qu'elle resterait toujours à lui, et en plus pour l'avenir de ses enfants qu'il avait adhéré au mouvement de protestation organisé par les Tiepolo et les Querini malgré les risques que cette initiative entraînait.

Il parcourut toute la rue, s'arrêta devant le portail qui donnait sur le portique ; il était ouvert et depuis la cour intérieure, arrivait un grand vacarme de bois jetés en tas et le grincement de roues d'une carriole. Il entra sur le seuil et regarda à l'intérieur avec la brusque excitation qui le saisissait toujours à ce moment-là, chaque fois qu'il rentrait. Entre le mur qui fermait la cour à droite et le puits qui en était le centre, des hommes entassaient en vrac un grand tas de bois de chauffage, déjà sciés en très petits morceaux. Le bois envahissait aussi une partie du portique et arrivait jusqu'aux pieds de l'escalier couvert qui montait directement vers la salle du premier étage.

Les portes du magasin étaient grandes ouvertes et deux autres hommes de peine entassaient des souches en bel ordre contre un des murs. A part ces hommes on ne voyait personne d'autre alentour.

Dans la 'cavana', le garage à bateaux au fond du magasin, les deux barques de la maison semblaient dormir tranquillement à l'ombre de la voûte de briques. A côté de la 'cavana', à travers les fenestrons de la chambre des servantes, on ne notait aucun mouvement ; d'en haut arrivaient par moments des voix de femmes. Barozzo avança vers l'escalier, en écartant du pied quelques morceaux de bois. Il avait déjà monté trois marches quand, s'essuyant la bouche du revers de la main, deux hommes sortirent de la 'cavana'. L'un était Angiolino, le plus jeune de ses frères, il ne reconnut pas l'autre tout de suite mais, reliant le tohu-bohu dans la cour à sa présence, il pensa que ce devait être ce Maso de Portogruaro qui depuis toujours apportait, à la demande de sa mère, des gros chargements de bois. Un peu filou, il fourrait toujours sous le bois bien sec, fait pour un bon feu, des morceaux encore verts ou sciés d'un arbre pourri. Jetés dans la cheminée, ils faisaient une grande fumée et chaque fois que cela arrivait, sa mère le maudissait avec une fureur insoupçonnable chez une dame comme elle qui tenait à se montrer et se comporter avec une

certaine distinction aristocratique. Mais quand on en arrivait à la discussion du prix, maître Maso, conscient de ses petits méfaits, n'opposait qu'une faible résistance aux solides rabais que la veuve Barozzo expéditive, pratiquait sur les comptes qu'il lui présentait. De toute façon Maso, entre insultes et lamentations – autant que s'en souvenait Bartolomeo - avait continué à amener chaque année de vingt à trente charretées de bois, selon la froidure de l'hiver. Il entendit son frère qui disait : « Maître Maso, ne me dites pas qu'à Portogruaro, vous buvez un vin comme ça ! »

« Meilleur, meilleur ! »

Bartolomeo avait pris plaisir à rester caché à l'abri de la balustrade de l'escalier pour écouter les deux hommes qui parlaient. Lui-même ne savait même pas pourquoi, mais il lui semblait que cette farce rendait encore plus agréable son retour à la maison. Mais quand il vit que les deux hommes allaient près du puits, il se releva avant d'être découvert et s'adressa à eux d'une voix caverneuse : « Je vous y prends ! Maintenant j'appelle la patronne. Vous pillez la 'cavana' ! »

Mastro Maso, effrayé s'était caché derrière le jeune Barozzo mais même Angiolino, dans un premier moment, avait eut l'air épouvanté car il n'avait pas reconnu la voix de son frère. Mais ensuite, son visage rond aux traits doux s'éclaira avec le sourire quasi d'un enfant. En secouant sa tête toute pleine de boucles qui lui couvraient les oreilles et le front et descendaient le long de sa nuque, il s'exclama : « Toujours le même ! Tu oublies l'âge que tu as et le fait que tu es chef de famille, pourvu que tu fasses une farce ! »

Bartolomeo laissa ses sacs au dessus de l'escalier et alla à la rencontre de son frère

« Quand es-tu revenu ? On ne t'attendait pas si vite. »

Ils s'embrassèrent tous les deux d'un élan de sincère et affectueux alors que le fournisseur de bois, embarrassé, feignait de s'occuper d'une carriole. « Eh, pour aller vite, j'ai même soufflé dans les voiles ! »

Angiolino eut l'air agacé, car étant le frère le plus jeune, il avait toujours peur, malgré ses trente ans, de ne pas être pris au sérieux. Bartolomeo se reprit rapidement : « Tout le voyage s'est bien passé. Pas de problèmes et toujours du bon vent. C'est comme si on avait fait une régata. »

« Et le nouveau bateau ? » Angiolino était redevenu tout gai.

« Il est lent, lent. Mais en somme il avance lui aussi avec toute cette voile. Et puis il est commode et emporte une grosse cargaison. »

« Alors pour une fois toi aussi tu es content des nouveautés ? »

« Des bonnes, oui. Des inutiles et des mauvaises, non. Et j'en ai vu beaucoup de celles-ci ces derniers temps ! »

« Allez ! Tu es revenu encore plus râleur ! Les nouveautés sont toutes bonnes si tu sais les utiliser à ton avantage. »

« A peine arrivé tu veux déjà engager une discussion et me contredire ? Tu sais que je suis ton frère aîné... »



« Si tous les frères aînés étaient comme toi ! Quelle paix il y aurait dans les familles. Au lieu de ces haines... »

« Merci Angiolino de ton estime » et il lui fit une révérence cérémonieuse. « Là-haut, tout va bien ? » et il montra de la tête l'étage supérieur où vivait la famille.

« Notre mère, ta femme, ma femme et les enfants, tout va bien. Sois tranquille. Ces deux derniers mois, il ne s'est rien passé. La même vie monotone de tous les jours : aller et retour de la 'mesa' au Rialto. Della Barbera et moi nous avons fait un saut à Ancone pour un stock de blé et cela a bien marché. Et c'est tout. »

« Et notre frère Iacopo ? »

« Lui et sa femme ? Toujours les mêmes. Lui, c'est des lamentations sans fin ; elle, quand elle ne se plaint pas de quelque maladie, elle a toujours une langue... Mais il a fait lui aussi quelques bonnes petites affaires. »

« Alors je monte... Je veux faire une surprise. »

Et il commença à monter, pendant que Angiolino le suivait d'un regard d'affectueux reproche ; en secouant la tête il ajouta : « J'ai rapporté de Corfou ce que tu m'avais demandé et quelque chose en plus aussi. »

« Merci... Mais fais attention de ne pas les effrayer comme moi. »

Bartolomeo ne se soucia pas de répondre et, malgré ses sacs qui l'embarrassaient, il monta rapidement les escaliers avec un sourire malicieux qui envahissait de plus en plus son visage.

Arrivé en haut de l'étage, il souffla un peu, puis abaissa doucement avec son coude la poignée de la porte vitrée et entra silencieusement dans la salle.

Comme dans toutes les maisons de Venise appartenant au milieu commerçant, au rez de chaussée, il y avait la cour avec le puits, le portique, la cave à vin, le hangar à bateau et les chambres pour les domestiques ; puis il y avait le 'mesa' avec les petites pièces qui servaient de bureaux pour y garder les papiers et les marchandises les plus précieuses ; tout en haut de l'escalier couvert, il y avait l'étage noble : une vaste salle qui allait d'un bout à l'autre de la maison et recevait le lumière de deux grandes baies vitrées selon un usage que le vieux Barozzo avait copié quelque part, parce qu'à Venise, des maisons faites comme ça, il n'y en avait pas encore, la salle n'était pas rectangulaire mais en L avec un petit prolongement latéral. Sur ce prolongement, une petite terrasse couverte d'une petite coupole de cuivre, s'avancait sur le canal. Au centre de la salle, il y avait une grande table autour de laquelle se réunissait la famille ; aux murs étaient adossés huches, buffets et coffres ; au fond clignotait une profonde cheminée surmontée d'une grande chape pansue.

Tout autour de la salle s'ouvraient les portes des quatre chambres à coucher des trois frères et de la mère et en plus celles de la chambre des hôtes et de la cuisine. Sur le côté droit une porte donnait dehors sur le 'liago', large terrasse couverte avec un plafond soutenu par des petites colonnes et entourée d'un haut parapet plein de pots de fleurs auxquelles aucune famille vénitienne

n'aurait renoncé. Une petite porte cachée par un rideau allait au grenier, encombré d'une foule de choses mais où on avait aménagé des petites chambres destinées aux enfants les plus grands et aux serviteurs appelés à la maison à certaines occasions particulières.

Patron Barozzo regarda autour de lui et ne vit personne. De la cuisine venaient seulement des voix et des bruits de casseroles. Les rayons du soleil qui tantôt apparaissaient, tantôt se cachaient derrière quelque nuage, faisaient jaillir par à-coups des éclairs de lumière sur les épées et les boucliers pendus aux murs. Un lumignon brûlait silencieusement devant une icône.

Avec lenteur et un bref grincement s'ouvrit la petite porte du grenier et aux yeux du patron apparurent d'abord une main sombre, puis un bras recouvert d'une manche d'étoffe marron et un pied sous l'ourlet d'une jupe usée. Enfin avançant avec grande circonspection, apparut le visage aux yeux écarquillés et un air de grande prudence, de l'esclave Dessa. Ou plutôt de l'ex esclave, parce que le père dans son testament, à la recherche de récompenses au ciel, l'avait affranchie.

Il l'avait acceptée dans un port de Syrie, en échange d'un crédit de seize ducats qui n'étaient plus exigibles maintenant ; le vieux Barozzo s'était retrouvé dans un beau pétrin quand il l'avait ramenée à Venise parce qu'il n'était pas passé par le Rialto, l'unique endroit où il existait un marché d'esclaves autorisé. On l'avait obligé à aller chez un prêtre-notaire pour signer un contrat régulier d'achat. Il n'avait d'abord rien voulu savoir. Mais après, comme il s'était attaché à son esclave, il avait payé en plus le ducat de taxe dû à la magistrature et celui que se prenait le prêtre comme d'habitude.

Dessa était une circassienne, qui devait avoir dans les seize ans quand elle avait été achetée. Il était difficile de dire si elle avait un corps attirant vêtue comme elle était d'une robe trop grande pour elle. Ses yeux étaient ronds et humides, ses cheveux noirs et lisses, sa peau lumineuse mais on ne pouvait pas dire qu'elle avait un beau visage. Elle était calme, résignée et obéissante et personne ne pouvait dire si elle avait un monde à elle de souvenirs, de convictions et de désirs. De temps en temps on l'entendait chanter doucement. Elle avait appris assez rapidement le vénitien mais elle n'employait que les termes les plus quotidiens. On l'avait baptisée et on l'avait trouvée plusieurs fois priant à mains jointes devant l'icône. Elle faisait les travaux qui lui étaient assignés avec une lenteur pointilleuse comme si elle se réalisait à travers eux et sans jamais se plaindre. Tous, même la femme de Iacopo, se sentaient contraints de respecter ses silences et sa réserve. Quand elle avait été affranchie, elle n'avait pas exprimé de désirs particuliers : elle était restée à la maison, faisait les mêmes lourds travaux et dormait dans la même grande chambre au rez-de-chaussée que la servante. Sauf que maintenant, elle avait une petite paye mensuelle. Mais depuis que le vieux Barozzo était mort, elle avait un air épouvanté comme si elle ne se sentait plus protégée par personne et avait peur de tout le monde.

Après avoir refermé soigneusement la petite porte et s'être tournée vers la salle, Dessa tressaillit en voyant le patron immobile près de l'entrée. Bartolomeo mit son doigt sur ses lèvres pour lui intimer l'ordre de ne pas faire de bruit et il lui fit signe en souriant, pour ne pas l'effrayer davantage, de s'en aller. La jeune fille, sur la pointe des pieds et les yeux écarquillés, traversa la salle avec du linge mouillé dans les mains et disparut derrière la porte du 'liago'. Le plus silencieusement possible, Bartolomeo rejoignit le centre de la pièce, ouvrit rapidement ses deux sacs, en sortit divers paquets et les disposa en bel ordre sur le plan de la table.

« J'ai vraiment l'air d'un marchand arabe ! » se dit-il en riant.

En fait, sans s'en rendre compte, il avait disposé les paquets colorés en éventail – le jaune pour Iacopo, celui enveloppé dans un châle rouge pour Maria, la femme de Iacopo, une boîte laquée pour sa mère, une autre fine avec certains petits dessins arabes sur le côté pour Maddalena, la femme d'Angiolino, et tous les autres ainsi de suite – comme le faisaient les marchands syriens sur leurs étals bas. Il avait à peine fini de mettre en place le dernier, quand Zanina, la vieille servante de la maison, en la faisant claquer comme d'habitude, ouvrit la porte de la cuisine... Dès qu'elle le vit, elle se mit à crier : « Patron Bartolomeo est là ! Il est revenu, Venez, venez ! »

Et elle retourna à la cuisine pour appeler les autres femmes qui s'y trouvaient.

On entendit des bruits d'assiettes, de poêles posées à terre et des pas en quantité qui se hâtaient vers la porte. Presque en même temps Maddalena et Maria firent irruption dans la salle, mais elles furent presque immédiatement doublées par Nicoletta, la femme de Bartolomeo, qui, s'essuyant les mains dans son tablier, écarta la servante, rejoignit la première son mari et se jeta contre lui. En dernier, se montra sur le pas de la porte Giacobina, la veuve : grande et toute droite, vêtue de noir, ses cheveux blancs serrés en un gros chignon sur la nuque, voulant afficher un air digne sur son visage.

Le visage de Nicoletta était rouge de confusion mais rayonnant. On voyait qu'elle ne savait que faire : ou parler ou se taire. Maintenant toutes les femmes de la maison se serraient autour du patron revenu et leurs yeux allaient de son visage, curieuses presque d'y percevoir les changements que ce voyage y aurait apportés, aux paquets qui cachaient leurs cadeaux. La servante Zanina, qui n'avait pas eu honte de se mêler au groupe, étant donné que depuis tant d'années, elle se considérait de la famille, montrait la plus grande impatience de commencer à les ouvrir.

En fait, elle fut la première à lui demander, en levant les yeux pour pouvoir le regarder en face, petite et courbée qu'elle était : « Comment s'est passé le voyage ? »

La mère au contraire, à qui ses brus avaient vite cédé le pas, dit d'un ton calme : « Bienvenue, Bartolomeo. »

Elle lui tendit sa joue à embrasser. Son fils s'inclina sur son visage et l'effleura des lèvres.

« Je vous trouve en bonne santé, mère ! »

Tous deux échangèrent un regard affectueux et n'ajoutèrent rien d'autre, comme si entre eux il y avait une entente si profonde que quelques mots suffisaient pour se comprendre. Mais les trois brus perçurent immédiatement dans la voix et les manières de la vieille dame sa mise en scène habituelle.

La mère montra les cadeaux. « Tu es toujours plein d'attentions ! »

« Ce n'est rien ! ce n'est rien ! Et puis c'est vous qui m'avez élevé comme ça ! »

Nicoletta continuait à ne pas trouver un mot à dire. Elle se contentait de lui serrer le bras de ses deux mains et de le regarder avec des yeux lumineux.

Au contraire Maddalena, qui était petite, rondelette et joufflue, agitant ses petites mains vers Maria, lui demanda d'une manière inattendue : « Comment le trouves-tu ? Moi, je le trouve amaigri. »

La femme de Iacopo, à son tour le regarda attentivement comme si elle voulait lire en lui qui sait quoi ; puis elle lui dit d'une voix froide et détachée : « Comment ça s'est passé ? Les ennuis habituels, hein ? »

Dans le brouhaha confus des femmes, alors que sa petite fille poussait des cris aigus, la voix de Bartolomeo peinait à se faire entendre.

Finalement il réussit à dire : « Que d'égards ! Je ne suis parti que peu de temps. Si j'étais allé jusqu'au pays du khan, quelles fêtes m'auriez-vous faites à mon retour ? »

« Ce n'est pas une question de temps mais de soucis... » lui reprocha sa mère d'une voix ostensiblement douce, « ... Nous avons entendu le prêtre à l'église parler de certains sombres dangers qui pèsent sur Venise. Il semble que même le Seigneur soit en colère contre nous. Et alors le soir, nous ne faisons que parler de toi. »

« Mais mère, qu'est-ce que peut comprendre notre curé aux affaires de Venise ? A moins que quelqu'un ne lui ait dit d'en parler. Mais alors ce ne sont pas des choses qui concernent notre famille. »

« Eh, tu parles vite fait toi ! Quand on en a vu autant que je n'en ai vu dans ma vie ! »

« Mais vous ne devez jamais vous faire du souci pour votre fils Bartolomeo. Vous savez bien qu'il s'en est toujours sorti » la gronda Maddalena après avoir levé les yeux au ciel en cachette.

« C'est ce que je dis moi aussi ! » intervint Maria, en haussant les épaules et en secouant la tête, « C'est une question de raisonnement. Mais ici du bon sens... »

Giacobina lui lança un regard peu bienveillant et allait ouvrir la bouche, mais Bartolomeo se précipita pour désamorcer les feux, en jetant un coup d'œil de reproche à sa belle soeur tout en lui faisant signe d'être patiente avec sa mère : « Sois gentille ! Tu as toujours la réponse prête... »

« Moi ? Mais si, je n'ai dit que la vérité ! » Et elle se mit à lisser ses cheveux qu'elle portait longs dans le dos, en continuant à fixer le patron de ses yeux froids.

Bartolomeo laissa tomber sa belle-sœur et regarda sa femme avec tendresse : « Et toi, tu n'as rien à dire ? »

« Moi ? Je suis contente. »

« Toujours la plus silencieuse... Et les enfants comment vont-ils ? » Mais il avait déjà tourné la tête vers sa mère qui vite répondit à la place de sa femme. « Tous bien, grâce à Dieu. A part la petite, ils sont tous chez maître Trevisan. Heureusement. Autrement ce serait bien autre chose que ce brouhaha de femmes ! »

« Je l'imagine » et Bartolomeo rit à cette idée. Puis il resta un moment indécis, regardant autour de lui. Enfin il demanda : « Alors qu'est ce qu'on fait avec ces cadeaux ? Angiolino est en bas et il suffit de l'appeler. Mais je n'ai pas encore vu Iacopo. »

« Il est allé tôt ce matin au Rialto, comme d'habitude » répondit rapidement Maria, « Mais il reviendra bientôt. »

« Alors faisons comme ça : laissons ici les cadeaux jusqu'au retour de mon frère. En attendant j'irai un instant dans ma chambre pour enlever ces vêtements » et il regarda sa femme.

« Très bien » répondit sa mère, en jetant autour d'elle un regard autoritaire d'avertissement qui fit taire à sa source le moindre mot de déception. « Allez donc dans votre chambre vous deux » et s'adressant surtout à Nicoletta, elle ajouta : « Ne te fais pas de souci. On s'arrangera sans toi à la cuisine. Et toi » et elle regarda la servante « Viens que je te donne de l'argent pour les courses. Appelle Dessa et fais-toi aider par elle. Tu sais ce que tu dois prendre et où tu dois aller. Ne t'arrête pas pour bavarder et dépêche-toi. »

« Comme si j'avais l'habitude de perdre mon temps dehors ! Je me dépêche, je me dépêche, oui ! Aussi parce que je ne veux pas que quelqu'un me fasse une farce avec mon cadeau. »

« Mais qui t'a dit que je t'en avais rapporté un ? » plaisanta Bartolomeo. « Patron ce serait la première fois... »

Zanina avait parlé avec un tel chagrin dans la voix que Giacobina se sentit le devoir de jeter un regard de reproche à son fils et de tranquilliser la servante : « Va donc tranquille, Zanina. Si par hasard tu es retardée, je te le mets de côté ton cadeau. »

Puis dès que la servante se fut éloignée en grommelant vers la cuisine, elle ajouta s'adressant à son fils : « La pauvre, elle a si peu de satisfactions et tu vas la tourmenter... »

« Je ne vois pas pourquoi Bartolomeo serait obligé de lui rapporter des cadeaux à elle aussi » l'interrompit Maria. C'était davantage une constatation qu'un reproche.

« Mais Zanina, c'est comme si elle faisait partie de la famille. Un peu de charité chrétienne... » dit Giacobina d'une voix plus fatiguée qu'indignée.

Maddalena intervint brusquement, elle semblait émerger dont ne sait d'où « Eh, oui ! Il faut que nous nous aimions... Allez dans votre chambre vous deux. Et elle sourit d'un air complice à Nicoletta.

Celle-ci rougit toute embarrassée et leva les yeux vers son mari pour voir s'il était fâché.

Mais lui se borna à dire : « Mais certainement. Tu as raison... Alors nous vous laissons à vos occupations. Le temps de me changer et de me détendre un peu et je reviens ici faire le mage. Viens Nicoletta me raconter ce que tu as fait ces deux derniers mois. »

D'une main, il reprit ses deux sacs très allégés maintenant et de l'autre il poussa gentiment sa femme devant lui, vers la porte de leur chambre. Leur petite fille qui s'amusait avec un paquet, le posa par terre et couru derrière ses parents.

Alors qu'il ouvrait la porte et les faisait entrer, il entendit Maddalena qui disait : « Que c'est bon qu'ils soient ensemble ! » et tout de suite après il l'entendit ajouter : « Mais Angiolino aussi est tendre. »

« Mais c'est normal que deux époux s'aiment » Maria trouva la réplique rapide.

Giacobina leva les yeux au ciel en signe d'impatience, mais sans se faire voir. Puis elle invita ses deux brus à la suivre.

« Allons à la cuisine, sans les deux autres et Nicoletta, on a beaucoup à faire pour tout préparer pour midi » En partant, elle ajouta : « Il m'a fait un beau cadeau, Bartolomeo, en rentrant aujourd'hui. J'avais fait un rêve cette nuit. »

« Quelle barbe avec ses rêves ! » commenta à voix basse Maria, en entrant dans la cuisine derrière sa belle mère.

Dès que la porte fut refermée dans leurs dos, Bartolomeo jeta vite fait bien fait ses deux sacs sur le coffre qui se trouvait dans un coin, le manqua d'une bonne longueur, attira Nicoletta à lui et la tint serrée dans ses bras en silence. Puis il l'éloigna de lui et la regarda longuement.

« Tout s'est bien passé pendant que j'étais loin ? » et il lui caressait les cheveux.

Elle était là, les bras abandonnés le long de son corps et un peu haletante.

Elle dit seulement : « Toi, tu me manquais. »

« Je t'ai manqué ? »

« Oui. »

« Vraiment. Viens asseyons-nous sur le lit. »

Il enleva sa veste et la fit voler derrière les sacs. Puis il prit sa femme par la main et la tira au centre de la pièce. La petite Annetta s'était mise en silence à défaire le nœud de la corde qui fermait un des sacs.

« Tu sais que tu es encore tellement belle ? »

Elle sourit confuse.

« A propos, je t'ai rapporté un cadeau. »

Il mit la main dans sa poche, en tira un sachet et avec ses doigts engourdis il défit l'ouverture et en sortit un collier de pierres vertes. Il les leva pour que Nicoletta le voie bien.

« Il te plaît ? »

« Il est très beau ! » Elle n'osait pas le toucher.

« Allez, prends-le ! » Et il le mit dans sa main. Elle tourna le collier entre ses doigts de façon à ce que la lumière le frappe et que les pierres reflètent toute la douceur tendre de leur couleur. Un peu perdue dans un rêve, Nicoletta murmura : « Merveilleux ! Mai tu ne devais pas ! »

« Il n'y a rien de trop beau pour une belle femme comme toi. »

« Oui... Mais tu m'as trouvée toute en désordre... » Et elle fit un geste pour arranger ses cheveux.

« Mais tu me plais aussi comme ça... Si tu savais l'effet que tu me fais ! » Et il mit sa main sur son sein.

« Idiot ! Arrête... » Mais on voyait qu'elle était heureuse. « Et puis qui sait ce que tu as combiné pendant ce voyage... Dans chaque port... »

« Je te le dis moi ce que j'ai combiné... Je le regardais quand il devenait dur. Drôles de regards ! Nous seuls, hommes de mer nous savons en donner de tels ».

« Ne parle pas comme ça ! » Mais elle était toute contente.

Elle délaça un instant son corset pour mettre le collier. Dès qu'apparut son cou et le début de sa poitrine, les yeux de Bartolomeo se perdirent troublés dans la blancheur qui apparaissait derrière les mains de Nicoletta.

« Pourquoi tu ne renvoies pas Annetta ? » lui demanda-t-il à voix basse.

« Mais comment je fais ? »

« Invente une excuse. »

En mettant sa main sur son cou pour bien maintenir son corset ouvert, elle se pencha un peu hors du lit et regarda la petite qui jouait tranquillement. « Annetta, va à la cuisine. »

« Pourquoi, maman ? »

« Pour faire la tourte avec tes tantes. »

« Oh quelle chance ! » et elle se mit à courir vers la porte. Elle l'ouvrit en la tirant à elle avec difficulté et la referma en la poussant avec ses deux petites mains. Nicoletta la suivit avec appréhension jusqu'à ce qu'elle ait disparu derrière le battant. Puis elle se tourna vers son mari.

« Tu sais ce qu'on fait maintenant ? » lui dit-il avec un souffle de voix en mettant une main dans ses cheveux.

« S'il te plaît. Pas maintenant. » Mais sa peau était déjà devenue comme transparente et rosée.

La cuisine de la maison Barozzo n'était pas exagérément immense comme celles de certaines maison à Venise, elle était si vaste et si bien fournie de tout ce qui était nécessaire pour cuisiner que – comme le disait Giacobina – on aurait dit une cuisine d'auberge. C'était son mari qui l'avait voulu ainsi.

Le soleil, qui entraît de deux côtés, faisait briller des dizaines de pôles et de casseroles de cuivre pendues aux murs. Du plafond pendaient de longues perches de bois où étaient suspendus des paniers d'herbes aromatiques séchées, des tresses d'ail, des bottes d'oignons, sans compter les saucisses et les morceaux de viande fumée. Les murs chaulés portaient des traces de fumée. Sur un grand foyer brûlait un feu vif et une bonne odeur de résineux remplissait la pièce. Sur le feu ronronnait une grosse marmite de terre pendue à une chaîne, fermée par un couvercle de bois, et la vapeur qui en sortait montait par la grande chape toute noire à l'intérieur. Près de la grosse marmite, posés sur deux trépieds de fer forgé, d'autres poêlons et cassolettes étaient mis près de la flamme pour bouillir ou frire. Une bonne odeur d'épices, d'huile et de légumes accueillait ceux qui entraient.

Au fond du foyer, derrière les casseroles, et le tas de cendres et de braises, il y avait deux grands hâtiens avec une longue broche qui s'appuyait dessus, un gros morceau de bœuf attendait d'être rôti. Au milieu de la cuisine trônait une grande table aux pieds massifs sur laquelle étaient posés en grand désordre, couteaux, récipients en terre, pots et louches de bois.

Sur un gros bâton appuyé entre deux chaises, on avait mis à sécher la pâte faite à la main. Dans un coin, un chat qui savait qu'il était toujours mal reçu là dedans, sommeillait, les pattes ramassées sous son corps et de temps en temps bougeait ses oreilles pour saisir les bruits et comprendre s'ils étaient prometteurs ou menaçants.

Entre les deux fenêtres ouvertes, protégées par deux filets de raphia qui défendaient mal la cuisine des mouches mais dessinaient par terre à la lumière du soleil un réticule d'ombres légères et des petits carrés lumineux, se trouvait une grosse huche. Ses deux portes du haut étaient grandes ouvertes et les rayonnages montraient des pots de conserves, des cruches d'huile et de vin, des ustensiles de cuisine, des petits sacs de différentes farines et de légumes secs, des formes de pecorino, et même, bien alignés, plusieurs pots de terre cuite en émail de couleur vive pour les épices.

Contre le mur de droite, des miches de pain noir levaient sur deux planches installées sur deux chevalets.

Comme dans toutes les cuisines vénitiennes, ici aussi l'angle de droite de la pièce était fermé par une cloison de bois qui allait jusqu'au plafond. Derrière il y avait le 'sentar' c'est-à-dire le cabinet commun à toute la famille avec les



quelques instruments hygiéniques qui étaient généralement jugés suffisants par la classe marchande.

La mère était occupée à faire un gâteau au coin de la grande table, aidée par ses brus, debout derrière elle, prêtes à lui tendre ce qu'elle réclamait. Alors qu'elle ajoutait des raisins secs à la pâte, elle leva les yeux et regarda le pain d'un air soucieux.

« Espérons que Zanina va vite revenir. Il faut porter ce pain au four et il est déjà tard. Cette fois le boulanger va être furieux. Mais bon, bon... Mon fils est de retour. »

Puis elle ajouta s'adressant à Maddalena : « Donne-moi encore un peu de miel » Maddalena chercha des yeux le pot au milieu du désordre de la table et le lui tendit avec une grimace.

« Voilà, mère. »

Elle resta indécise un instant, étudiant sa belle mère, puis d'une voix qu'elle voulait faire apparaître indifférente, elle lui dit : « Voilà, mère... Je pensais à une chose. Voulez-vous que je fasse un saut jusque chez le boulanger pour lui dire de garder son four allumé pour nous ? Après tout, on y va chaque mois et on l'a toujours bien payé. Et puis sa femme est mon amie et lui, il fait tout ce qu'elle veut elle. »

Giacobina y réfléchit pendant qu'elle versait le miel dans la pâte, puis elle approuva avec un grand soupir.

« Oui, mais attends un moment, comme ça tu lui portes aussi cette tourte. Je pensais envoyer Zanina... Dis-lui bien de la mettre à cuire doucement dans un coin du four. La fouace doit être enfournée à chaleur douce et qu'il envoie tout de suite son apprenti pour prendre le pain. »

« Bien sûr, mère. »

Attentive à ne pas se faire voir, elle fit un geste de plaisir avec ses mains et puis se tourna toute contente vers Maria : « Tu veux que je te rapporte des petits gâteaux ? »

« Moi, c'est sûr, je ne peux pas aller me les chercher » répondit Maria, désagréable, furieuse de l'heureuse excuse trouvée par Maddalena pour sortir un peu de la maison.

A cet instant, Annetta fit irruption dans la cuisine, les yeux pétillants :

« Je veux faire le gâteau ! Je veux faire le gâteau ! »

Les deux brus levèrent les yeux au ciel. Giacobina au contraire voulu se montrer calme et protectrice.

« Viens ici, viens vers moi pour que je te fasse mettre les fruits confis... Voilà, prends. »

Et avec ses mains blanches de farine, faisant attention de ne pas la salir, elle lui tendit un petit tas de fruits confis. Mais quand la petite fille tendit la main pour les prendre, Giacobina retira la sienne et en lui demandant : « Ta mère s'est rappelée hier soir de te faire dire tes prières avant de te mettre au lit ? »

« Oui, oui ! » répondit impatiente Annetta.

« Alors prends. » Et la petite très sérieuse reçut les fruits confis, la langue serrée entre ses dents, elle disposa ça et là les petits morceaux colorés, en les piquant un peu dans la pâte avec son petit doigt. Sa grand-mère la suivait contente, oubliant ses brus.

Alors Maria, énervée éclata : « Mais alors Maddalena va être en retard ! »

« Eh, il y a un temps pour tout quand on sait le ménager ! »

A ce moment là, Maddalena intervint, avec un éclair fourbe sur son visage : « A propos, dis-moi Annetta, comment il monte à cheval ton papa ? »

Maria se mit à rire en douce.

« Mon papa ne fait pas du cheval. Lui il commande les bateaux. » répondit la petite fille, en continuant à travailler avec application.

« Je ne veux pas entendre des choses pareilles ici ! » s'insurgea scandalisée Giacobina, « Ce n'est vraiment pas de la charité chrétienne que de mêler cette créature innocente à ça. Toi Maddalena... »

Elle ne termina pas sa phrase tant elle était furieuse.

« Je plaisantais, mère ! » La bru essaya d'avoir l'air contrit. Mais tout de suite après, son visage s'éclaira et elle s'adressa à Maria : « C'est vrai que c'est une grande chance que d'avoir un homme plein d'expérience ? J'aimerais bien, moi aussi me retrouver au lit avec un homme qui est allé dans tous ces ports. »

« Maintenant ça suffit, Maddalena ! » la foudroya du regard sa belle-mère.

« Eh oui ! Nicoletta a de la chance » dit Maria, comme si elle ne se parlait qu'à elle-même. « Moi, je ne peux même pas rester au lit. J'ai toujours mal au dos... Je ne dors jamais » et elle prit un air souffreteux.

Giacobida fit un geste bref d'humeur mais le contrôla tout de suite et, arrêtant d'un regard Maddalena qui allait se mettre à rire, elle réussit à dire d'une voix de résignation irritée : « Patience, Maria ! Je sais aussi ce que c'est, les douleurs. Et puis à un certain âge on s'habitue à les supporter. »

« Si vous le dites... »

Annetta en attendant avait fini de s'amuser avec le gâteau et sa grand-mère, en deux tours de main bien ajustés répara les petits dégâts de la petite fille. Puis elle prit le moule arrondi de la fouace, le mit sur une planche de bois, le farina légèrement et fit dessus deux entailles en croix avec un petit couteau.

« Alors, je peux partir ? » demanda Maddalena en enlevant le mouchoir de sa tête, elle remit vite ses cheveux en place et serra les lacets de son corselet.

« Oui, oui, va donc. » La belle mère lui tendit le gâteau, pas très convaincue.

« Ne t'arrête pas trop longtemps dans la rue cette fois. Il y a encore tellement à faire pour le repas. »

« Tu le trouves bel homme le boulanger ? » demanda Maria.

« Tu penses ! » répondit la femme d'Angelino, en allant vers la porte avec un rire de gorge.

Maddalena partie avec le gâteau, Giacobina regarda autour d'elle pour faire le point de la situation.

« Alors que reste-il à faire ? »

« Il me semble qu'on a pas fait grand-chose » dit Maria expéditive. Et sa belle mère s'appliqua à dire patiemment : « On va le faire, on va le faire... La soupe de pois cuit. A Giacomo, on lui donne d'abord du poisson mariné qu'il aime tellement. Les poulpes cuisent déjà depuis une demi heure. La chicorée, Zanina la rapporte. »

« Heureusement. Je n'en pouvais plus de manger du chou ».

« En hiver, il n'y a que ça, tu le sais bien... Maintenant, tirons un peu les braises là, ajoutons du bois et approchons la viande. Quand Dessa arrivera on lui fera tourner la broche. En moins d'une heure elle sera rôtie. »

Elle regarda sous le foyer « Et là, on a presque plus de bois. Va en prendre en bas. Ca ne te va pas ? »

« Moi ? Et pourquoi justement moi ? »

« Allez, cela ne te fera pas de mal de monter un escalier ! Courage, vas-y ! »

Maria eut un mouvement d'humeur et alors sa belle mère ajouta, sentencieuse : « D'ailleurs, si tu allais un peu plus souvent à l'église, Dieu t'aiderait plus volontiers à supporter tes douleurs. »

« Ah oui ! A l'église. Je sais, moi, de quoi j'aurais besoin » et elle sortit de la cuisine en fermant la porte avec brusquerie.

Giacobina restée seule avec Annetta, soupira et regarda la fillette : « Tu verras, tu verras ce qui t'attend ! Ma chérie... » et elle lui fit une caresse sur sa petite tête, « ... ce n'est plus comme autrefois ; on respectait les vieux. Maintenant, la dernière arrivée dans une famille veut commander. Chez moi, on n'a jamais entendu des répliques pareilles ! » Puis, d'une voix adoucie : « Viens, que je te donne un petit gâteau. »

« Oui, grand-mère. Un des roses. »

« Des roses... des roses... Tu sais que la dernière fois, ils t'ont donné de l'urticaire. Mais ta maman ne t'apprend rien ? Je t'en donnerai un autre. »

Pendant que la vieille dame rejoignait la huche, en marchant doucement mais bien droite et sortait d'un pot le gâteau pour la petite, arriva tout à coup de la salle, le bruit d'une porte claquée et la voix de Zanina qui hurlait.

Aussi vite qu'elle le pouvait, Giacobina se hâta vers la porte et en passant, s'arrêta pour faire une caresse à Annetta et lui donner le gâteau. Dès qu'elle fut sur le seuil de la porte, elle fut assaillie par la voix indignée de la servante.

« Maîtresse ! Dessa n'a pas voulu porter les deux sacs des courses ! Et elle m'a obligée à le faire et à me tuer ! Et maintenant, cette dévergondée refuse de redescendre prendre le sac en bas que j'ai laissé aux pieds de l'escalier... ct'esclave ! » et elle la poussa, en l'apostrophant : « Descends, païenne ! »

Puis elle bigla du côté de Giacobina pour voir si elle l'approuvait. »

« Je te fais corriger par la patronne ! »

Dessa, sans répondre et sans faire un mouvement restait immobile, les bras le long du corps et les yeux fixées obstinément devant elle.

La maîtresse, encore sur le pas de la porte, d'une voix faible de vieille dame que la colère rendait aiguë se mit à crier : « Zanina ! Saint cœur de Jésus ! que

dois-je entendre. Chez moi, on ne frappe personne. Et puis Dessa n'est pas une esclave. Mon mari l'a rendue libre sur son testament. L'as-tu oublié ? »

« Mais je suis ici depuis plus longtemps qu'elle... je suis vieille » pleurnicha Zanina.

« Pas autant que moi qui me lève avant toi le matin et qui suis obligée de t'appeler depuis le haut de l'escalier pour te faire monter... Je ne veux plus entendre ces histoires. Et toi Dessa, va à la cuisine et mets-toi à la broche. »

La petite fille s'était approchée en silence, avait mis sa menotte dans celle de sa grand-mère et regardait les yeux écarquillés la vieille servante, le visage tout rouge.

A ce moment là, probablement à cause du bruit, Bartolomeo ouvrit la porte de sa chambre et en tenant le battant d'une main, il fit passer sa femme devant lui. Sur leurs deux visages, apaisés, Giacobina ne trouva pas trace des émotions qui devaient y être peu de temps avant, et elle regarda son fils, heureuse. Nicoletta portait au cou un nouveau collier et le tâta de sa main.

Le patron, curieux embrassa la scène du regard et, comme il avait entendu les dernières paroles de sa mère, il comprit tout de suite, sinon tout, du moins l'essentiel de la situation et pensa qu'il serait bon de dire deux mots de circonstance. »

« Hé, Zanina ! Qu'est ce que tu fabriques ? Toi qui es comme le maître d'équipage sur un bateau ! Et les marins il faut les commander et non les humilier ; allez, sois bonne, ne me fais pas de tracas juste aujourd'hui, le jour de mon retour ; descends et remonte vite, car il y a un petit cadeau qui t'attend. »

La servante regarda longuement le patron qui la regardait avec bonhomie, ne sachant pas si elle allait parler ou se taire. Puis elle poussa un gros soupir, secoua la tête et se tourna pour sortir ; ils l'entendirent qui grommelait en descendant l'escalier : « Maîtresse... maîtresse... »

A voix basse de peur que Zanina ne puisse l'entendre, Bartolomeo se tourna vers sa femme et dit d'un ton admiratif.

« Mais alors, quel orgueil ! » et il fit un signe de la tête en direction de l'ex esclave qui rejoignait la cuisine. « Que veut dire la liberté ! C'est seulement un mot surtout pour elle qui ne saurait pas quoi faire en dehors d'ici, mais un mot suffisant pour lui faire relever la tête. Ah brave Dessa ! »

Il se hâta ensuite d'ajouter attentionné, en regardant sa mère : « N'êtes-vous pas d'accord ? »

« Bien sûr que je suis d'accord » répondit Giacobina d'une voix onctueuse, « L'esclavage est une épreuve que Dieu impose à certains et non à d'autres. Heureux ceux qui en sont soustraits grâce à la bonté de leurs maîtres ! Et puis Dessa est une brave jeune fille. Silencieuse et travailleuse. Pas comme celle de la maison Andreani qui dès que le vieux l'a affranchie, s'est fait prendre par les Seigneurs de la Nuit à vendre du vin dans une auberge et maintenant elle est en prison. Sauf qu'on ne sait jamais ce qui lui passe par la tête. »

Cependant Maria montait les escaliers, soufflant et toussant, avec une brassée de bois.

A peine en haut elle commença à dire : « Tout était ouvert ! Tout là en bas, comme si c'était moi qui devais y aller ! Je vais tout de suite à la cuisine avec Dessa » et sans regarder personne, elle se tourna pour traverser la salle. Mais elle eut le temps de jeter furtivement un coup d'œil sur Nicoletta, sans se faire voir.

« Mère, vous êtes trop bonne » commenta Bartolomeo.

« Eh mon fils ! L'expérience apprend à avoir de la patience. » Son ton était affligé mais sur son visage se lisait la satisfaction que lui donnaient les attentions de son fils aîné. « Aide-moi plutôt à mettre sur la table le sac à provisions. A la cuisine tout est encombré et je voudrais voir ce qu'elle a acheté celle-là. »

Alors que Bartolomeo se penchait pour prendre le sac, elle l'effleura d'une caresse d'un geste de la main.

Nicoletta la vit et toute la jalousie qu'elle ressentait passa sur son visage, elle mit sa main sur sa poitrine, la serrant autour de son corselet et regarda son mari avec des yeux tristes.

Bougonnant et haletant, Zanina se présenta aussi à la porte, tenant des deux mains l'autre sac pour montrer qu'elle le faisait à grand peine. Le patron alla à sa rencontre, prit le sac et par taquinerie lui fit faire un grand tour en l'air et le déposa sur la table.

« Voici le jumeau, aussi bien rempli que l'autre. »

Giacobina éloigna de la main les cadeaux de Bartolomeo, prit par le fond les deux sacs l'un après l'autre et en vida doucement le contenu sur la table.

La maîtresse regarda les légumes, puis d'une voix conciliante, elle s'adressa à Zanina : « Il me semble que tu as rapporté de la belle marchandise. »

« Oui, mais quels prix ! »

« Vraiment, les légumes sont chers à Venise ? » s'étonna Bartolomeo.

« Et comment, tu ne sais pas que cela empire chaque jour ? Que les prix ne connaissent plus de limites depuis un bout de temps par ici ? Ah, c'est vrai, cher enfant, tu es toujours loin » le justifia sa mère.

« Mais bon ! Nous faisons le marché dans les ports et nous ne dépensons pas beaucoup. »

« Bon, patron, pour la marchandise que vous voyez ici, j'ai dépensé cinquante quatre sous et neuf piccoli » dit Zanina presque satisfaite.

« Cinquante sous et neuf piccoli ? » dit stupéfaite, la maîtresse.

« Oui... Donc... » et elle mit un doigt dessus au fur et à mesure qu'elle les nommait. « Une demi livre de cerises, deux sous et huit piccoli... »

« Deux sous et huit ! Mais tu es folle d'en acheter ! »

« Ah oui ! Et si après il n'y a plus de cerises, votre bru Maria nous fait des jérémiades à n'en plus finir. Que chez ses parents on en mangeait six mois par an... »

« Dieu, quelle langue ! Que le Seigneur me donne la force de continuer à te supporter » l'interrompit exaspérée Giacobina.

Maria et Maddalena la regardèrent surprises, car leur belle mère abandonnait rarement l'air sobre et réservé qu'elle s'imposait, derrière lequel elle se retranchait pour défendre sa propre autorité à la maison.

« Et où en trouveriez-vous une autre qui fasse tout ce que je fais pour les trois sous que vous me donnez ? Même pas de quoi acheter un bout de terre pour m'y faire enterrer, j'ai pu en mettre de côté ! » Zanina, elle aussi semblait avoir oublié sa conduite habituelle résignée et grognon. Ses mains tremblaient et sa voix de geignarde devenait plus aigre. Giacobina lui répliqua.

« Parce que tu dépenses trop. Tu es toujours entrain de t'acheter des petits gâteaux et des bêtises. Tu ne sais pas économiser. »

« Je ne sais pas économiser ? Alors que j'y regarde même à un piccolo. Si ce n'était pas pour moi dans cette maison... »

« Zanina, Zanina !... Hier soir aussi tu as gardé ta chandelle allumée très tard. Je t'ai vue du 'liago'. La lumière venait de la fenêtre de ta chambre. »

« Et pourquoi vous avez regardé seulement en bas vers ma chambre ? J'ai peur du noir et si Dessa ne descend dormir, je n'éteinds pas la chandelle. Vous, vous êtes tous ici en haut à bavarder autour de la table et moi en bas dans le noir. Après tant d'années ! » Giacobina se borna à hausser les épaules et fit un signe de la main à la servante : « Allez, donne-moi l'argent qu'il te reste. »

« Voilà ce qu'il reste. » La servante mit dans la main de sa maîtresse un petit tas de monnaie de mauvaise grâce. Elle se remit à ronchonner à voix basse : « Et dire que je suis venue dans cette maison pour être la nourrice de Angelino. »

« Et tu n'es plus partie... Ca suffit avec ces histoires Zanina ! La suite on se la racontera comme d'habitude, toutes les deux, à la cuisine. Il faut faire à manger. L'as-tu oublié ? »

« Eh, il y a le temps. »

« Qui a du temps, n'attend pas. »

Puis regardant à nouveau les légumes, elle demanda surprise : « Et ces six oignons, combien t'ont-ils coûtés ? » « Le marchand n'a pas voulu me dire le prix. Il a dit qu'il s'arrangera après avec vous. »

« Très sainte Mère de Dieu ! Cela veut dire qu'ils sont très chers. Crois-tu qu'on va revenir aux temps de mon grand-père où les oignons étaient si précieux qu'on les laissait en héritage par testament ? Mais, quelle époque ! Allez, Zanina, ramasse cette marchandise et porte-la à la cuisine. »

La femme de Bartolomeo se dépêcha alors de rejoindre la table et commença à aider la servante à mettre les légumes dans les sacs mais Giacobina lui posa une main sur le bras et l'arrêta : « Laisse tomber. Aujourd'hui tu ne fais que ce que désire ton mari. On s'en occupe... N'est-ce pas Annetta ? » et elle tendit à la petite fille deux bottes de poireaux « Allez, sois gentille, prends les glanes et porte-les à la cuisine. »

La petite tendit sa menotte, les prit et partit en courant. Bartolomeo, la regardant content, attira sa femme vers lui et docilement elle s'appuya sur lui.

En même temps arriva de l'escalier le bruit d'une conversation et un rire de femme.

« Les voici. Je crois bien qu'ils sont tous les trois ensemble » dit heureuse la mère à son fils aîné.

En fait, l'un derrière l'autre, apparurent dans la salle, les deux frères, Iacopo et Angelino, à côté de lui il y avait aussi Maddalena.

Angelino disait : « Que veux-tu qu'il arrive d'intéressant au Rialto ! Du nouveau, il nous faut du nouveau... »

Iacopo, le frère, d'une voix nasillarde et précise, où on percevait à la fois, prudence et calcul, répondit : « Attention Angelino ! Avec ta jeunesse tu ne peux pas juger un milieu comme celui du Rialto. Il y a des ruses, des pièges où tu tombes sans même t'en apercevoir. Et il y a des gens qui ont une connaissance et une expérience des marchandises et des marchés... »

« Oui, oui, ça va. Mais à quoi servent toutes ces combines ? A se tromper mutuellement. Mais la vraie richesse, l'or... » et ses yeux brillaient « les choses précieuses, ce n'est pas au Rialto qu'on les produit. »

Les deux hommes s'étaient arrêtés pour parler près de la porte. Jacopo, petit, mince de corpulence, le visage maigre, le regard mobile et attentif, regardait par terre en écoutant. Quand il leva les yeux et se rendit compte de la présence de Bartolomeo dans la salle, l'air embarrassé comme s'il avait quelque chose à cacher, il s'exclama : « Oh, Bartolomeo ! Je ne savais pas que tu étais là. Maddalena m'a dit que tu étais dans ta chambre. Bienvenue ! »

Il s'approcha, le scruta du regard. Entre eux deux il n'y eu pas la moindre envie de s'embrasser.

« A ta tête, je dirais que tes affaires ont bien marché pendant ce voyage. »

« Si elles ont bien marché pour moi, elles ont aussi bien marché pour toi » répondit sèchement Bartolomeo, s'efforçant de n'avoir pas trop de froideur dans ses paroles mais il ne put se retenir d'ajouter : « Veux-tu que nous fassions les comptes tout de suite ? »

« Mais non ! Je parlais comme ça... C'est ma manière d'exprimer le plaisir que tu sois revenu. »

« Oui. »

Angiolino intervint pour changer de sujet : « Non seulement il a bien fait fructifier toutes nos affaires avec l'argent qu'on lui avait confié, mais regarde sur la table ce qu'il a rapporté ! Allez, Maddalena appelle les autres ici. »

Mais sa femme répondit : « Non, vas-y toi, j'ai autre chose à faire » et elle s'adressa à Nicoletta : « Viens, on va un peu ranger ces cadeaux, quelqu'un y a même mêlé des feuilles de légumes ! » Et alors qu'elle parlait et essayait de mettre en bel ordre les cadeaux, elle examina Nicoletta de haut en bas et lui dit : « Mais, je pense qu'il t'a fait du bien. »

L'autre commença à rougir. « Mais Maddalena... »

« Eh ne fais pas attention à moi ! Tu sais que j'aime plaisanter. Quel beau nouveau collier tu as au cou... » Et elle fit un petit rire.

La mère en attendant s'était assise près des cadeaux et passait ostensiblement sa main sur une jambe qui lui faisait mal. Elle regarda son fils aîné : « Eh, mon fils... »

Les deux frères étaient debout, à l'écart, un peu raides, sans rien trouver à se dire. La bru et Zanina sortirent de la cuisine. Angelino les poussait de la main dans le dos. Maria était sortie de mauvais gré tandis que sur le visage de l'autre il y avait une grande attente. Bartolomeo eut vite fait de refouler ce léger désaccord qui était né entre lui et Iacopo ; de toute façon, il savait que son frère ne changerait jamais : il était né calculateur et mesquin et il vivrait toujours comme ça. Il décida de jouer tout de suite le rôle auquel il avait déjà pensé sur le bateau, à peine arrivé à la maison. Il fit glisser les manches de sa casaque le long de ses bras levés et agita ses mains en l'air, essayant d'imiter les gestes des bonimenteurs qui, sur la place Saint Marc ou la place de San Polo, arrivaient à captiver l'attention des gens.

« Mes très chers parents, je suis revenu ici du Cataï et de terres encore plus lointaines où les arbres portent des gemmes et toutes les pierres sont des pierres dures, et de là pour l'amour de vous, à grand peine pour mon bateau et pour ma bourse, j'ai rapporté ces hommages... »

La petite Annetta se mit à battre des mains. La mère fit un pâle sourire, hochant de la tête et regarda autour d'elle en se rengorgeant, satisfaite de son fils. Sur le visage des autres apparut un air sincère d'amusement et de sympathie. Presque sans s'en rendre compte, ils s'étaient tous regroupés près du bord de la table, du côté opposé où se trouvait Bartolomeo avec ses paquets et de là, ils le regardaient avec un air joyeux.

Les voyant ainsi, tous unis et souriants, le patron pensa : « Malgré tout, ma famille reste toujours une belle famille. »

A voix haute il poursuivit : « ... Pour leur choix, j'ai pris conseil auprès d'un mage fameux de ces régions qui après avoir baigné une flaque d'eau et séché un grand feu, a déclaré ceci : « Pour Angelino qui a l'intention de toujours rester à la maison et aime être assis, tu dois apporter ces deux ailes. »

Tirant du tas, un rouleau long et étroit de coton coloré, il le remit dans les mains de son jeune frère. Celui-ci, alors que les autres tendaient le cou pour voir, mit ses mains à l'intérieur et en tira deux très belles babouches brodées.

Angelino semblait ému.

« Comme elles sont belles » C'est tout ce qu'il put dire en les retournant entre ses mains, avec presque un air d'enfant sur son visage.

Puis d'un coup il changea de ton et ajouta : « Quant à vouloir rester toujours à la maison... »

Bartolomeo lui lança un regard noir et mit un doigt sur ses lèvres pour lui intimer silence.

« Aujourd'hui, il n'y a que moi qui parle ! »



Il se tourna vers son autre frère et recommença : « Pour Iacopo, ce mage m'a dit, « Comme il ne sait pas ce qu'est l'épargne, tu dois lui donner en cadeau quelque chose qui le lui apprend. Et voilà... » Bartolomeo chercha dans le tas, « ... ce qu'il m'a fait rapporter. » Et il tendit à son frère un paquet carré.

Iacopo ne put faire moins que de sourire au milieu de tous ces yeux fixés sur lui et d'accepter de bon gré l'ironie de son frère. Mais dans ses yeux il y avait de la contrariété. Il ouvrit rapidement le paquet et en tira un coffret avec une serrure damasquinée et une fente d'où, chaque fois qu'on introduisait une pièce, sortait une agréable musique. A l'invitation de Bartolomeo, Maddalena fut la première à y introduire un 'piccolo'. Iacopo retourna le cadeau dans ses mains et essaya de plaisanter.

« Mais à qui je donne les clés ? Si je les garde, chaque semaine je retire l'argent et je l'investis dans une 'colleganza' »

« Donne-les moi, donne-les moi, j'ai toujours besoin d'argent » dit Maria, « Il n'y a pas que toi ici à avoir la maladie de l'épargne. »

A cette sortie, Giacobina fit un mouvement d'humeur avec ses mains.

Bartolomeo fit semblant de rien et continua.

« Le mage ensuite, quand je lui ai dit quelle fine fleur de belles sœurs j'avais, m'a ordonné d'acheter pour l'une cette petite boîte et pour l'autre ce qu'il y a à l'intérieur de ce petit paquet. »

Il les prit tous les deux dans une main. « Venez, Mesdames, choisissez à qui sera celui-ci ? » et il agita un petit paquet devant les yeux de ses belles sœurs, « Et celui-là ? »

Maria tendit la main la première et prit le plus petit. « Voyons si je devine. J'en suis presque sûre parce que c'est toujours à moi que reviennent les choses les moins importantes et les plus petites. »

Elle l'ouvrit, en tirant l'étoffe avec précaution. Un petit médaillon d'émail apparut comme ceux que les femmes des grands marchands exhibent, assez joli. La miniature représentait, avec des couleurs vives, sur un fond bleu, un visage de femme souriante. Sur le côté, il y avait une inscription verticale en grec. Maria le tourna hésitante entre ses mains. Pour lui faire plaisir, il lui faisait plaisir. Sauf qu'elle ne savait pas si c'était celui qui lui était destiné et elle n'en comprenait pas le sens.

« Il te plaît ? » lui demanda Bartolomeo, alors que tout le monde la regardait d'un air qui lui parut désagréable.

« Oui, il me plaît. Mais que veut dire cette inscription ? » demanda-t-elle un peu sèchement.

« Cela veut dire gaieté, sérénité, contentement, selon le jour où tu le mets. C'est ce que m'a dit le mage. Tu penses qu'il est pour toi ? »

« Je ne vois pas ... » Puis levant les yeux elle s'aperçut que tout le monde, y compris Jacopo avait l'air amusé, et alors elle céda.

« J'ai compris, c'est pour moi. Espérons qu'il m'aide un peu à être gaie. »

« Et sereine. » ajouta Bartolomeo.

« Oui, j'ai compris. Mais pourquoi t'amuses-tu à étaler mes défauts ? »  
Iacopo intervint d'une voix pleine d'autorité.

« Tu es bête. C'est un souhait et un encouragement qu'a voulu te donner mon frère aîné. » et il décocha un clin d'oeil à Bartolomeo qui selon lui, devait être une approbation et une appréciation. Il prit le médaillon dans sa main.

« Regarde plutôt comme cet émail est précieux. Il est d'une bonne école et je m'y entends. »

Maddalena pendant ce temps n'avait pas pu résister et avait sorti son cadeau : c'était pour elle aussi un émail à miniature. Celui-ci représentait le visage d'une jeune fille dans un attitude sévère un doigt sur les lèvres. Sur le bord, tout du long était écrit en latin 'gravitas'

Maddalena en riant leva le médaillon et le montra à tout le monde.

« Il veut dire sérieux. »

« Tu l'as lu ? » demanda stupéfait son mari Angelino

« Mais oui ! répondit impatientée la jeune femme, « Je l'ai reconnu grâce aux figures qu'on me faisait voir à l'école du catéchisme. Mais je ne pensais pas qu'après être mariée... De toute façon, merci Bartolomeo, et pour le cadeau et pour le conseil. Tu as raison, mille fois raisons. » Tout de suite elle se mit à l'essayer pour voir comment lui irait le bijou pendu à son corselet.

Le patron entre temps, s'était aperçu que Zanina n'arrivait plus à contenir son impatience. Plutôt que de la voir recommencer à ronchonner, il pensa qu'il valait mieux la contenter avant sa mère.

« Zanina ! »

« Oui, patron... » ses yeux couraient d'un des paquets à l'autre restés sur la table.

« Le mage m'a dit de te rapporter celui-ci. » Et il pêcha le paquet le plus volumineux et le lui tendit.

« Comment a fait le mage pour me connaître ? » demanda-t-elle émerveillée et en même temps elle déchirait fébrilement l'étoffe de l'étui. « Obligé qu'il te connaisse ! Il s'appelle Bartolomeo... » dit, en riant, Maria.

« Maria, Maria ! Alors ton cadeau ne t'a servi à rien. »

« Oui, oui, pardon » Zanina sans s'occuper de personne avait sorti son cadeau et restait là, à l'admirer, ébahie.

« C'est pour moi ? C'est pour moi ? » elle le retournait dans ses mains, ébaubie. Il s'agissait d'un miroir, justement un de ceux que le Santa Eufemia avait transporté à Corfou avec la cargaison des marchands à bord.

« Et pourquoi pour moi justement un miroir ? »

« Pour que tu voies comme tu es laide quand tu te mets en colère ! »

« Patron, pourquoi vous moquez-vous de moi ? »

Malgré son ton pleurnicheur, elle rayonnait.

« Mais arrête de te plaindre, Zanina ! Regarde comme tout le monde est content » la réprimanda, agacée, Giacobina.

Une euphorie presque puérile avait en fait envahi le groupe autour de la table. Tous se passaient les cadeaux de main en main, les commentaient, essayaient de se les mettre ou de voir comment ils fonctionnaient, montrant de la tête Bartolomeo en chuchotant.

La mère qui était restée la dernière prit un air poseur, comme si elle voulait se faire courtiser par son fils.

« Tu ne vas pas me dire que le mage t'a aussi parlé de moi. »

« Non, mère. A vous, j'y ai pensé directement ! » Il lui tendit l'avant dernier paquet qui était assez grand et enveloppé dans un voile de couleur, et comme Giacobina avait du mal à l'ouvrir bien qu'elle l'ait posé sur sa poitrine, plein d'attention, il lui offrit d'en défaire un bout. Il en jaillit immédiatement un châle de soie aux longues franges, noir mais brodé d'arabesques d'or. Pendant que ses trois brus, abandonnant tout le reste, l'entouraient pleines d'émerveillement, Giacobina étendit les bras et leva le châle face au soleil. Dans la trame, apparut un délicat tissage de paons et les arabesques frappées par la lumière resplendirent.

« Mais combien d'argent as-tu dépensé, mon fils ! »

« Comme vous le savez, ce voyage est sans doute le dernier et j'ai voulu vous rapporter un beau souvenir. »

« Celui-là je me le mets pour aller à la messe dimanche. Un aussi beau, personne n'en a dans le quartier ! Tu as toujours été si généreux... Comme ton père » et elle prit un air larmoyant, laissant retomber ses bras sur sa poitrine. Le châle fit un tas sur ses genoux et s'éteignit. A ce moment-là on entendit la petite Anna.

« Et moi ? »

Il restait deux paquets sur la table. Un gros tout plein de bosses et un tout petit, plat, enveloppé d'une légère étoffe de couleur vive.

« Bien sûr que je ne t'ai pas oubliée... ou plutôt vous. Ce cadeau je l'ai pris pour tous les enfants de la maison. Veux-tu le garder toi Annetta et leur montrer dès qu'ils rentreront de l'école ? »

Il prit le cadeau, se pencha vers la fillette et le lui tendit le visage plein de tendresse.

« Oui, papa. » Et elle tendit la main pour prendre le gros paquet. Tout le monde était curieux de savoir ce qu'il contenait.

« Je dis qu'il y a là dedans un dragon ! lui suggéra Maddalena.

« Non ! » dit la petite fille, l'air effrayé.

« Ne fais pas attention à elle, Annetta. Ta tante a toujours envie de plaisanter... Viens ici » l'appela sa grand-mère. Et tandis que la fillette s'appuyait contre elle, elle défit la ficelle qui tenait le paquet fermé. . En jaillirent en une explosion de couleurs, tombant d'un côté sur la grande mère, de l'autre par terre, une série de marionnettes de bois, vêtues d'étoffes vives ; Il y avait des petites dames aux robes vaporeuses, des guerriers sarrasins au regard féroce, le cimenterre à la main, des chevaliers chrétiens aux yeux écarquillés et aux

cuirasses luisantes faites d'une fine feuille de cuivre. Mais par-dessus tous les autres ressortait avec son manteau rouge le paladin Roland. La petite fille ne savait quelle marionnette prendre en main d'abord et ses yeux allait de l'une à l'autre.

« Voilà... Je vous les ai rapportées pour que vous jouiez tous ensemble » lui dit avec une douceur émue Bartolomeo.

« Oui, papa », mais elle n'avait pas le temps de l'écouter toute occupée comme elle était à faire passer dans ses mains une marionnette après l'autre.

Iacopo en prit une et l'examina avec attention.

« J'imagine que tu les as trouvées dans les Pouilles. Je sais que c'est là qu'on les fait... A Trani il me semble. »

« En un certain sens » répondit son frère, « le marchand qui me les a vendues venait de là. »

« Elles sont précieuses... Il vaudrait mieux les mettre de côté pour quand nos enfants seront plus grands. Maintenant ils risquent de les abîmer... »

Sa mère prit la parole, maugréant doucement pour qu'il ne s'en aperçoive pas : « Iacopo ! Mais laisse-les en profiter. Tout le monde n'est pas comme toi qui a encore au grenier tes jouets d'enfant ! »

« Notre mère a raison ! » intervint obligeamment Bartolomeo. « Ce qui veut dire... » et il se sourit plus à lui-même qu'à son frère, comme lorsque on se souvient de quelque chose d'agréable, « que quand ils seront grands et monteront au grenier, ils trouveront ces marionnettes, l'une sans une jambe, l'autre la tête cassée et ils riront parce qu'ils se souviendront que c'était le bon temps quand ils l'avaient fait. »

« C'est bon, mère » grommela Iacopo, peu convaincu.

Giacobina regarda autour d'elle. Le premier instant d'euphorie suscité par la remise des cadeaux était passé et tout le monde semblait attendre quelque chose. Ils remettaient leur cadeau dans l'étoffe qui l'enveloppait, se regardaient et puis regardaient leur mère assise.

Elle, alors, faisant le geste de se lever, dit : « Bien, c'est l'heure du repas. Qui sait si Dessa a fini avec la viande. Aidez-moi à me lever que j'aille à la cuisine. Maria et Maddalena, allez, venez avec moi pour mettre la table. »

Le fils aîné, tout prévenant, mit ses mains sous ses aisselles et l'aida à se lever de sa chaise.

« Merci Bartolomeo... Mais regarde il reste encore un petit paquet sur la table. C'est pour qui ? Pour Nicoletta ? »

« Pour Nicoletta ! Mais elle a déjà au cou un très beau collier ! » C'était Maria qui avait parlé d'un ton privé d'inflexions.

Giacobina leva les yeux de la table et regarda la femme de Bartolomeo. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur le collier.

« Vraiment très beau... Maria a raison... même si elle ne voulait pas dire cela ».

On voyait que Nicoletta était embarrassée comme d'habitude, parce que tous les regards étaient posés sur elle.

« Oui, mon mari... » elle ne put continuer.

« C'est sans doute le cadeau le plus coûteux, Bartolomeo » continua la mère, « mais cet autre là ? » et elle montra le paquet sur la table.

Tout le monde regarda le patron.

« Voilà... Vous voyez ; je sais que vous ne serez pas d'accord. C'est pour Dessa. »

« Pour Dessa ? demanda Maria avec mépris.

« Pour l'esclave ? » s'exclama blême Iacopo.

« Mais on a jamais entendu une chose pareille ! » se risqua même de dire Zanina, cherchant autour d'elle une approbation.

Bartolomeo resta un moment silencieux, les regardant tous tour à tour, indécis. Puis il se décida.

« J'ai pensé que maintenant qu'elle est libre, elle aussi fait partie de notre famille. Et que nous devons lui faire sentir que nous ne la considérons plus comme une chose. La pauvre, elle est déjà tellement pâle et dépaylée... que je ne veux pas faire quelque chose d'inopportun. Elle reste ce qu'elle est... Mais il faut finalement un peu d'humanité pour cette fille ! Cela fait un bon moment que je voulais vous le dire : ou on la jette à la porte ou on commence à la traiter comme Zanina. Il faut tous nous convaincre qu'elle existe. Surtout vous les femmes. »

Giacobina constata que tous les regards autour de la table montraient peu d'enthousiasme et avant que ne s'élève un mécontentement plus grand, elle se rangea vite du côté de son fils aîné.

« Si vraiment vous voulez le savoir, je pense comme lui, moi aussi. »

« Ah non ! Qui l'aurait dit un jour ? » commenta sarcastique Maria, à voix pas trop basse. Son mari avait une tête furibonde et alors elle cacha son visage dans ses mains.

« ...Elle ne vous est pas sympathique mais il est temps que vous arrêtiez... » reprit la mère et elle regardait en particulier ses brus « de ne pas la considérer plus qu'un animal. Cela suffit déjà qu'elle soit obligée de supporter continuellement les vilénies de Zanina. C'est vous surtout qui devriez essayer de l'aider à se sentir une personne comme les autres. Et au contraire... Je parie que si vous lui enseigniez comment, elle apprendrait elle aussi à être moins sauvage et à rester avec celles de son âge ici dans le quartier. Et même j'ajoute encore : si vous l'aidez et si nous trouvons un bon jeune homme – un journalier ou un batelier - je l'aide moi à se faire une petite dot pour se marier. »

« Pour moi non, ça... jamais », commenta Zanina amère.

« Eh Zanina ! C'était une autre époque la nôtre ! Allez, viens, nous devons vraiment nous dépêcher maintenant. Je prends ce petit cadeau pour Dessa et je lui porte à la cuisine. »

Elle avait à peine fini de parler qu'on entendit frapper doucement à la porte du vestibule et tout de suite après se montra la grosse touffe de cheveux et le visage effrayé de l'apprenti du boulanger.

« Je suis venu prendre le pain pour la fournée » dit-il en entrant et en traînant derrière lui une boîte au bord bas mais si large et si longue qu'il avait du mal à passer par la porte ; pas un seul des chiffons dont il était vêtu qui ne soit blanc de farine.

« Tu es venu bien tard ! Passe devant dans la cuisine car pour un peu le pain à force de lever va arriver au plafond... Et dépêche-toi » fut l'accueil de Giacobina.

« C'est la dernière fournée... Le patron a dit que le four est plus chaud à cette heure. »

« Allons donc ! Tu sers bien les intérêts de ton patron ! »

Pendant que le jeune garçon traversait la salle, la mère se tourna et alla elle aussi vers la cuisine. Ses brus la suivirent rapidement, pendant que les trois hommes, prenant trois chaises près de la table, s'assirent en attendant. Annetta était sous la table, toute occupée à aligner par terre ses marionnettes.

Maddalena fit quelques pas mais s'arrêta et se frappa le front de la main.

« Oh, mamma mia ! Il faut que je retourne au four pour prendre le gâteau. Je l'ai complètement oublié. »

Giacobina, sans se retourner lui dit : « Va, va, Maddalena. Je sais que pour toi c'est un grand sacrifice. Mais fais-le pour nous. » En disant cela, elle souriait contente de sa mauvaise plaisanterie.